Laura Bellini



N'arrête pas *cette chanson*

Il ne suffit pas de vibrer au même rythme pour se faire confiance

N'arrête pas cette chanson

Il ne suffit pas de vibrer au même rythme pour se faire confiance

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384901199

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Le prix du silence 13
Chapitre 2 - Entre les notes 23
Chapitre 3 - Les sons qu'on n'entend pas 37
Chapitre 4 - Ce que les partitions ne disent pas 48
Chapitre 5 - Le droit de dire non 64
Chapitre 6 - La première fois sans partition 76
Chapitre 7 - Entre le désir et la vérité 89
Chapitre 8 - De l'autre côté de la scène 100
Chapitre 9 - Le courage de l'imperfection 112
Chapitre 10 - Sans distance de sécurité 124
Chapitre 11 - Une place pour deux 138
Chapitre 12 - Les conditions dont nous n'étions pas convenus 150
Chapitre 13 - Tout n'est pas à vendre 163
Chapitre 14 - Tout ce que nous risquons de perdre 175
Chapitre 15 - La vérité en petits caractères 186
Chapitre 16 - Le silence après le dernier accord 198
Chapitre 17 - De ma propre voix 209
Chapitre 18 - Le prix de la bonne décision 218
Chapitre 19 - Sur un pied d'égalité 230
Chapitre 20 - La chanson que nous n'avons pas arrêtée 240

INTRO

La première note que je tirai de mon violon me parut si étrangère que je baissai instinctivement les yeux vers l'instrument, comme si j'avais sorti par erreur celui de quelqu'un d'autre de son étui. La corde de la résonna avec une âpreté impatiente, accompagnée du frottement désagréable de l'archet. Je m'interrompis après trois notes. Le silence retomba sur le studio, laissant entendre la pluie qui frappait le rebord de fenêtre en bois et les petits craquements du poêle.

— Formidable, marmonnai-je. Quatre mois sans jouer et me voilà avec le son d'une débutante qui découvre une partition pour la première fois.

Je replaçai le violon contre mon épaule et recommençai. Cette fois, mes doigts exécutèrent exactement ce que j'attendais d'eux. La technique ne m'avait jamais fait défaut. Même lors de mon dernier concert, alors que je me tenais devant une salle comble de la Philharmonie nationale, avec l'impression que tout s'était éteint en moi à l'exception de ma mémoire musculaire, j'avais joué sans commettre la moindre erreur. Le public s'était levé. Le chef d'orchestre m'avait serré la main. Dans ma loge, on m'avait offert des fleurs. Puis j'avais fermé la porte et passé vingt minutes assise par terre, incapable même de retirer mes chaussures de concert.

Depuis ce soir-là, je n'avais plus donné une seule représentation.

À présent, dans une maison en bois située à quelques kilomètres d'un village de Podlachie, je voulais découvrir si j'étais encore capable de jouer pour le plaisir. Pas pour un

public, des critiques ou ces gens qui, pendant des années, n'avaient cessé de vanter ma discipline. Et surtout pas pour ceux qui estimaient que le talent obligeait à prouver sans relâche sa propre valeur.

Sur le pupitre devant moi reposait un carnet à la couverture bleu marine. J'y avais consigné mon programme pour les six semaines à venir. Neuf compositions, aucun arrangement orchestral, aucun artifice électronique destiné à corriger les émotions. Un violon, un piano, parfois une guitare. Des sonorités suffisamment brutes pour que je puisse entendre mes propres erreurs et décider lesquelles méritaient réellement d'être corrigées.

Cet album devait être le mien.

C'était la première condition que j'avais posée avant d'accepter de venir.

Je remarquai le voyant rouge qui clignotait sur l'écran de l'enregistreur. L'enregistrement était toujours en cours, alors que je n'avais aucune intention de conserver cet essai. Je m'approchai de la console, trouvai la bonne commande et arrêtai l'enregistrement. C'est alors qu'une voix masculine retentit derrière moi.

— Dommage. Ça commençait justement à devenir intéressant.

Je me retournai avec une brusquerie peu compatible avec l'image d'une femme qui gagnait sa vie grâce à la précision de ses gestes.

Un homme de grande taille se tenait dans l'embrasure de la porte. Il portait un pull bleu marine foncé, avait les cheveux mouillés et tenait une tasse de café. Il devait approcher la quarantaine. Il n'avait pas l'air d'un visiteur égaré à la recherche de la réception. Il observait les lieux

avec l'aisance de quelqu'un qui était chez lui, mais son regard s'attarda sur moi avec une curiosité qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

— Le studio était censé rester vide jusqu'à demain, déclarai-je.

— C'était prévu.

— Voilà une réponse remarquablement peu utile.

Le coin de sa bouche frémit.

— Miłosz Lew. Producteur.

Il ne me tendit pas la main, ayant remarqué que je tenais toujours mon violon et mon archet. À la place, il posa sa tasse sur une étagère près de la porte.

Je connaissais son nom. J'avais écouté les enregistrements qu'il avait produits et entendu parler de son silence professionnel. Depuis un an, il refusait les interviews, ne se montrait plus aux événements du milieu musical et aurait même décliné plusieurs projets pour lesquels d'autres producteurs auraient sacrifié des mois de leur existence. Personne ne savait s'il en avait assez de la musique, des gens ou de lui-même.

— Celina Dąb, me présentai-je, même s'il était difficile d'imaginer qu'il ignorait avec qui il allait travailler.

— Je sais.

— Alors vous savez également que j'ai réservé le studio pour moi seule aujourd'hui.

— Je sais aussi que vous n'avez pas déjeuné. Il y a de la soupe dans la cuisine.

Je le regardai, incrédule.

— Ça fait partie de votre méthode de production ? Entrer sans frapper et surveiller les repas ?

— Non. Ça, c'est mon rôle d'hôte. Mes méthodes de production sont beaucoup plus agaçantes.

J'aurais dû m'irriter. Dans une certaine mesure, c'était effectivement le cas. Je détestais les gens qui se comportaient comme s'ils pouvaient deviner mes besoins après cinq secondes de conversation. Pourtant, sa réponse avait quelque chose de désarmant. Il ne s'embarrassait pas de longues justifications et ne cherchait pas non plus à transformer chaque remarque en compliment.

Au lieu de poursuivre la discussion, je retournai au milieu de la pièce.

— J'aimerais terminer ma répétition.

— Bien sûr.

Il ne bougea pas.

Je haussai les sourcils.

— De préférence seule.

Pendant un instant, il m'observa attentivement. Puis il acquiesça et s'écarta de la porte.

— Vous avez raison. Excusez-moi d'être entré sans prévenir.

Cette réponse toute simple me surprit davantage que son insolence précédente. J'avais l'habitude des hommes qui considéraient mes limites comme une invitation à négocier. Lui venait simplement de les accepter.

Il s'apprêtait à sortir lorsqu'il remarqua une feuille épinglée au tableau en liège.

— C'est votre ordre de morceaux ?

— Provisoire.

— Je vois que vous avez laissé une place pour un dixième.

— Je n'en prévois pas de dixième.

— Alors pourquoi la numérotation va-t-elle jusqu'à onze ?

Je pinçai les lèvres. Je n'avais aucune envie de reconnaître qu'il avait raison. J'avais retiré deux compositions de mon programme avant même mon arrivée, mais conservé leur numérotation d'origine. Je ne pouvais pas jouer la première sans revivre mon dernier concert. Quant à la seconde, je n'arrivais pas à la terminer.

— Parce que tout n'a pas besoin d'être prêt dès le premier jour, répondis-je.

— Là-dessus, nous sommes d'accord.

Il recula dans le couloir. J'entendis ses pas sur l'escalier de bois, puis, quelques instants plus tard, le bruit discret d'une porte qui se refermait.

Ce fut seulement alors que je relâchai mon souffle.

Je jetai un coup d'œil à mon téléphone. Trois appels manqués de mon ancien manager et un message que je n'avais aucune intention d'ouvrir. J'avais déjà refusé de participer à la tournée de concerts prévue pour l'hiver. Je ne voulais plus entendre de nouveaux arguments concernant ma réputation, mes engagements ou ces occasions prétendument uniques dans une carrière. Pendant des années, chacune de ces occasions m'avait coûté un peu plus que ce que j'étais prête à donner.

Je posai l'archet sur les cordes.

Au lieu du morceau prévu, je commençai à jouer une mélodie que je n'avais pas couchée sur le papier depuis des

mois. Elle était née au cours d'une nuit d'insomnie, alors que j'essayais de me rappeler pourquoi, petite fille, j'étais capable de m'exercer pendant des heures sans que personne ne m'y oblige. Au début, elle était simple, presque enfantine. Puis quelque chose d'inquiet s'y était glissé, une phrase musicale suspendue à mi-chemin, comme un mot qu'on n'avait pas eu le courage de prononcer.

Je jouai plus longtemps que prévu. La pluie s'apaisa derrière les fenêtres. J'oubliai mon téléphone, mon programme inachevé et cet homme qui avait repéré avec une facilité déconcertante les lacunes de mon carnet.

Lorsque la dernière note s'évanouit, j'entendis un léger déclic.

L'enregistreur fonctionnait de nouveau.

Je m'approchai de la console. Un nouveau fichier apparaissait à l'écran, accompagné de la date et de l'heure du début de l'enregistrement. Je n'avais pas touché à l'appareil depuis que j'avais arrêté mon premier essai. Il avait peut-être redémarré automatiquement, mais je ne connaissais pas encore la configuration du studio.

C'est alors que j'aperçus un téléphone abandonné près du clavier. Ce n'était pas le mien. Une notification venait de s'afficher sur l'écran éclairé. Elle disparut avant que j'aie le temps de détourner les yeux.

« Offre de licence — en attente de confirmation sur le périmètre des contenus. »

Je ne connaissais pas l'expéditeur. J'ignorais si ce message concernait mon projet. Malgré cela, je ressentis cette contraction désagréable et familière au creux de l'estomac.

Je pris mon propre téléphone et ouvris ma correspondance avec Miłosz. Nos accords y figuraient noir sur blanc : aucun enregistrement ne serait transmis à un tiers sans mon autorisation explicite. Ni les versions d'essai, ni les extraits de compositions, ni les morceaux achevés.

J'entendis ses pas dans le couloir.

Cette fois, il frappa.

— Celina ? J'ai oublié mon téléphone. Je peux entrer ?

Je regardai le nouvel enregistrement. Puis le message contenant notre accord. Enfin, la porte derrière laquelle attendait cet homme dont la voix était aussi calme lorsqu'il s'excusait que lorsqu'il me provoquait.

— Tu peux, répondis-je, abandonnant délibérément le vouvoiement. Mais j'aimerais d'abord te poser une question.

Il entra et s'arrêta près du seuil.

— Je t'écoute.

Je ne désignai pas son téléphone. Je n'avais aucune intention de l'accuser sur la foi d'une notification qui n'avait peut-être aucun rapport avec moi. Je lui montrai l'enregistreur.

— Est-ce que ce système peut déclencher un enregistrement tout seul ?

Il s'approcha de la console, maintenant une légère distance entre nous. Il sentait la pluie, le café et quelque chose de subtilement boisé. Il vérifia les réglages, puis secoua la tête.

— Normalement, non. Je vais vérifier ce qui s'est passé. En attendant, on ne supprimera rien et on n'utilisera rien sans que tu l'aies décidé.

Je le regardai. De près, je distinguais les petites rides au coin de ses yeux et la trace d'une ancienne coupure sur sa main. Il ne détourna pas les yeux, même lorsque mon silence se prolongea suffisamment pour rendre la situation inconfortable.

— Cette mélodie était magnifique, dit-il enfin. Je ne l'avais jamais entendue.

— Parce que je ne l'ai encore montrée à personne.

— Je comprends.

Il ne me demanda pas de la rejouer.

Et, soudain, j'eus envie qu'il me le demande.

C'était précisément ce qui m'inquiétait le plus. Ni le téléphone inconnu, ni cet enregistrement inattendu, mais la conscience qu'après quelques minutes de conversation avec un homme que je venais à peine de rencontrer, je désirais lui donner accès à une musique que j'avais jusque-là protégée de tous.

— Miłosz ?

— Oui ?

Je fis glisser un doigt sur la couverture fermée de mon carnet bleu marine.

— Si un jour je te laisse entendre l'ensemble, comment pourrai-je savoir que cette musique m'appartient toujours ?

Il ne répondit pas immédiatement. Il regarda d'abord le carnet, puis releva les yeux vers moi.

— Il faudra que tu voies ce que je ferai le jour où nous ne serons pas d'accord.

Une odeur de bois mouillé nous parvint par la fenêtre ouverte. Miłosz se tenait suffisamment près pour qu'un seul

pas lui permette de se retrouver à mes côtés. Pourtant, il ne fit pas ce pas.

Je ne savais pas encore si je désirais davantage découvrir sa réponse ou vérifier combien de temps je serais capable de garder mes distances avec cet homme qui, au lieu de me promettre que je pouvais lui faire confiance, venait de reconnaître qu'il devrait la mériter.

Chapitre 1 - Le prix du silence

Le lendemain matin, je trouvai dans la cuisine un mot indiquant que le petit déjeuner m'attendait au réfrigérateur et que le studio serait disponible à partir de neuf heures. En dessous, quelqu'un avait ajouté, d'une écriture fine et inclinée : « La machine ne fait un café convenable qu'à la deuxième tentative. Jette le premier. »

J'examinai le message et ne pus retenir un sourire. Miłosz Lew appartenait manifestement à cette catégorie de personnes capables de maîtriser des équipements musicaux sophistiqués, mais qui avaient perdu une guerre de plusieurs années contre une machine à café. Je n'avais aucune intention d'avouer que cette petite imperfection le rendait légèrement plus intéressant à mes yeux.

Derrière la fenêtre s'étendait un paysage que je n'aurais pas su reproduire de mémoire, même après plusieurs jours sur place. Des prairies détrempées, des bouleaux, une bande sombre de forêt et une route étroite disparaissant derrière un virage. La maison se dressait sur une légère hauteur, loin des habitations les plus proches. Lorsque j'avais réservé mon séjour, cet isolement m'avait paru son principal atout. À présent, je me demandais si passer six semaines en compagnie d'un homme capable de remettre mon programme en question d'une seule phrase ne serait pas plus difficile que de remonter sur scène.

J'avais trente-quatre ans et, pendant la majeure partie de ma vie d'adulte, j'avais pris mes décisions en fonction de ce qui était raisonnable. Des études raisonnables, des contrats raisonnables, un répertoire choisi avec discernement. Même

mon interruption de carrière avait été présentée au monde comme un repos bien mérité après une saison intense.

La vérité était beaucoup moins élégante.

Je n'arrivais plus à écouter ma propre musique.

J'arrivai au studio un quart d'heure avant l'heure convenue. Miłosz était assis devant la console, vêtu d'une chemise claire aux manches retroussées. Une liste de fichiers s'affichait sur l'écran de l'ordinateur. Il leva les yeux à mon entrée, puis écarta la chaise placée à côté de lui.

— Bonjour. Le café a passé l'épreuve ?

— À la deuxième tentative.

— Mes instructions ont donc été utiles.

— Ne prends pas l'habitude de me voir suivre tes recommandations.

Il sourit, mais avant de pouvoir répondre, il désigna l'écran.

— J'ai vérifié l'enregistrement d'hier. La sauvegarde automatique avait été activée lors de la séance précédente. Je ne m'en suis pas aperçu en préparant le studio. C'est ma faute.

Je ressentis un soulagement que je n'avais aucune intention de manifester trop ouvertement.

— Le fichier est resté ici ?

— Oui. Personne ne l'a écouté à part moi. Je devais vérifier ce qui avait été enregistré.

— J'aurais préféré que tu me demandes avant.

Il acquiesça.

— J'aurais dû. Ça ne se reproduira pas.

Il n'essaya pas de me convaincre que j'exagérais. Je me retrouvai ainsi privée de l'argument que j'avais préparé. À sa place s'installa une sensation déconcertante : je pouvais me montrer ferme sans avoir à justifier chacun de mes mots.

— Je veux en conserver une copie, déclarai-je.

— Bien sûr. Je la transférerai sur ton disque. On gardera aussi les informations sur l'origine du fichier, pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté.

Je posai mon carnet bleu marine sur le bureau.

— Dans ce cas, nous pouvons commencer.

Miłosz regarda mes notes, mais ne les prit pas sans permission. Ce fut seulement lorsque je poussai le carnet vers lui qu'il en ouvrit la première page. Pendant plusieurs minutes, il lut en silence, faisant glisser son doigt le long des annotations que j'avais rédigées. J'observais son visage, à la recherche des réactions auxquelles les réunions avec les producteurs m'avaient habituée. L'impatience, la condescendance, l'enthousiasme immédiat destiné à faciliter ensuite l'imposition de leurs propres idées.

Je n'y trouvai rien de tout cela.

— Tu veux enregistrer neuf compositions en six semaines, dit-il enfin.

— Oui.

— Chacune doit avoir sa propre structure ?

— Chacune en possède déjà une.

— Ce n'est pas ce que je demande. Je veux savoir si tu accepteras que leur structure évolue pendant l'enregistrement.

Je l'observai plus attentivement.

— Je n'ai pas prévu de faire un album improvisé.

— Moi non plus. Mais si tu es venue ici uniquement pour reproduire les notes inscrites sur tes partitions, nous pourrions tout enregistrer en trois jours.

— Techniquement, probablement.

— Et ce serait probablement un très bon disque.

Je ne m'attendais pas à cette réponse.

— Pourtant, j'entends venir un « mais ».

— Mais ce ne serait pas le disque que tu es venue chercher.

Je refermai le carnet.

— Tu ne me connais pas suffisamment pour en juger.

— Je connais tes enregistrements.

— Ce n'est pas la même chose.

— C'est précisément pour cela que je veux que nous travaillions autrement.

Pendant quelques instants, seul le ronronnement régulier de la ventilation se fit entendre. Je n'aimais pas qu'il parle avec autant d'assurance de quelque chose que je n'arrivais pas moi-même à nommer. J'aimais encore moins constater qu'une partie de moi avait envie d'entendre la suite.

— Quelle est ta condition ? demandai-je.

Miłosz s'adossa à son fauteuil.

— Pendant la première semaine, nous n'enregistrons rien qui soit destiné à figurer sur l'album. Nous faisons des essais, nous explorons les sonorités, nous cherchons ce qui t'intéresse vraiment. Sans pression pour terminer un morceau.

— Je n'ai pas passé deux mois à préparer mon programme pour l'abandonner maintenant.

— Je ne te demande pas de l'abandonner. Je te demande d'envisager que tout ce qu'il contient n'est peut-être pas indispensable.

— C'est facile à dire quand on n'aura pas ensuite à répondre du résultat.

— Je serai responsable de la qualité de la production. C'est justement pour cela que je pose cette condition.

Je ressentis cette impatience familière. Les professionnels de la musique adoraient parler de liberté artistique jusqu'au moment où il était réellement question de laisser le contrôle à l'interprète. Alors commençaient les suggestions, les consultations et les arguments commerciaux. J'avais entendu suffisamment souvent que je devrais être plus accessible, plus audacieuse ou moins exigeante.

— Je n'accepterai pas une expérience dont je ne connais pas les règles, déclarai-je.

— Je comprends. Définissons-les ensemble.

Cette réponse me déconcerta une nouvelle fois.

— Tu n'essaies pas de me convaincre ?

— Si. Mais je n'ai pas l'intention d'y parvenir en ignorant tes objections.

Il se leva et s'approcha de l'instrument installé sous la fenêtre. C'était un vieux piano à queue en bois sombre, rayé par endroits, dont l'un des pieds avait été remplacé. Il souleva le couvercle du clavier, enfonça quelques touches et esquissa une grimace.

— Tu entends ?

— Le deuxième fa est légèrement trop bas.

— Exactement. L'accordeur viendra jeudi. D'ici là, j'aimerais vérifier si cet instrument pourrait convenir à l'une de tes compositions.

— Alors qu'il est désaccordé ?

— Il n'est pas parfait. Ce n'est pas la même chose.

Il s'assit et joua une simple succession d'accords. Rien de particulièrement spectaculaire. Pourtant, sous ses doigts, chaque son semblait avoir le droit de résonner jusqu'au bout. Miłosz ne précipitait rien, ne cherchait pas à faire étalage de sa virtuosité. Il écoutait l'instrument au lieu d'exiger qu'il lui obéisse.

— Tu joues bien, remarquai-je avant d'avoir pu retenir mon commentaire.

— Assez bien pour savoir quand m'arrêter.

Il tourna la tête et son regard s'attarda sur moi une seconde de plus que ne l'exigeait notre conversation. Je remarquai une légère trace de fatigue sous ses yeux. Il était séduisant d'une manière qui n'avait pas grand-chose à voir avec la perfection des traits. Ce qui m'attirait, c'était son attention, l'assurance tranquille de ses gestes et cette façon qu'il avait de ne pas éprouver le besoin de remplir chaque silence de sa propre voix.

— Je ne veux pas faire un disque de plus que quelqu'un qualifiera de correct, dis-je plus doucement.

Miłosz retira les mains du clavier.

— Dans ce cas, nous sommes déjà d'accord sur un point.

— Ça ne signifie pas encore que j'accepte tes conditions.

— Je n'attends pas une capitulation immédiate.

— Tant mieux. Parce qu'il n'y en aura pas.

Il eut un petit rire. Pas celui d'un homme qui trouvait son interlocutrice amusante malgré elle. Plutôt celui de quelqu'un qui prenait sincèrement plaisir à notre échange.

Nous retournâmes à la console. J'ouvris mon carnet et proposai un compromis : trois journées d'essais, sans obligation d'utiliser les enregistrements, puis une évaluation commune du matériel obtenu. Si nous ne trouvions pas de direction satisfaisante, nous reviendrions à mon programme initial. Miłosz réfléchit quelques instants avant de réclamer une quatrième journée.

— Pourquoi ?

— Parce que le premier jour, tu essaieras de prouver que ton programme est parfait. Le deuxième, tu seras furieuse de découvrir qu'il ne l'est pas. Le troisième, nous commencerons peut-être à travailler pour de bon.

— Et le quatrième ?

— Nous verrons si tu as toujours envie de me mettre à la porte.

Je ne pus retenir un sourire.

— Tu as une confiance en toi insupportable.

— Ça m'arrive. C'est l'un de mes traits les moins séduisants.

Pendant un moment, aucun de nous ne parla. Je pris conscience que nous étions assis près l'un de l'autre, avec très peu d'espace entre nos épaules. Il ne se rapprocha pas. Je demeurai également immobile, beaucoup plus consciente de cette distance que je n'aurais voulu l'admettre.

Finalement, j'écartai le carnet.

— Quatre jours. Ensuite, je prends ma décision.

— Nous examinons les enregistrements ensemble, rectifia-t-il. Mais la décision concernant tes compositions t'appartient.

Je le regardai droit dans les yeux.

— Je me souviendrai de ces paroles.

— Je compte bien là-dessus.

Dans l'après-midi, nous commençâmes notre première séance d'essais. Miłosz ne modifia aucune de mes notes. Il me demanda plutôt de jouer l'un des morceaux sans métronome et sans regarder la partition. Je refusai d'abord. Pourtant, lorsqu'il me montra comment il comptait disposer les microphones, je commençai à comprendre son intention. Il ne recherchait pas l'imperfection pour le plaisir de l'imperfection. Il voulait saisir l'instant où la musique cessait d'être un exercice.

La première tentative fut rigide. La deuxième, trop prudente. À la troisième, je m'arrêtai au milieu d'une phrase musicale.

— Je n'y arrive pas, déclarai-je.

Miłosz coupa le retour sonore.

— À quoi ?

— À jouer comme si rien n'avait d'importance.

— Ce n'est pas ce que je t'ai demandé.

— Tu m'as demandé d'arrêter de contrôler chaque détail.

— Ce n'est pas la même chose.

Je posai mon archet, irritée par ma propre impuissance.

— Pour moi, parfois, si.

Il ne répondit pas immédiatement. Il s'approcha de la fenêtre et écarta le lourd rideau. La lumière de l'après-midi entra dans la pièce, révélant les teintes chaudes et miellées du bois.

— Celina, je n'essaie pas de te retirer le contrôle. Je voudrais seulement que tu puisses décider des moments où tu en as réellement besoin.

Il prononça ces mots sans insister. C'est précisément pour cela qu'ils me touchèrent plus profondément qu'ils n'auraient dû.

Je détournai les yeux avant qu'il puisse voir à quel point ils m'avaient émue.

Lorsque nous terminâmes, une quinzaine de courts fragments apparaissaient sur l'écran de l'ordinateur. Aucun ne pouvait encore figurer sur un album. Pourtant, pour la première fois depuis des mois, je n'éprouvais aucune déception après une journée de travail. J'étais fatiguée, mais je ne me sentais pas vide.

Miłosz enregistra le matériel dans un dossier portant mon nom.

— Tu recevras une copie de tous les fichiers aujourd'hui, annonça-t-il. Sans que j'aie fait le moindre tri.

— Merci.

Je fermai mon étui et me dirigeai vers la porte. Je m'arrêtai pourtant en entendant mon prénom.

— Celina ?

Je me retournai.

— Oui ?

— Cette mélodie d'hier... Tu n'es obligée de la montrer à personne. Mais si un jour tu décides de la reprendre, j'aimerais l'écouter.

Pendant un instant, je l'observai, cherchant derrière ses paroles une demande dissimulée, une façon d'obtenir mon accord pour quelque chose de plus.

Je n'en trouvai aucune.

— Peut-être, répondis-je.

Il sourit.

— C'est une réponse honnête.

Je quittai le studio avec l'étrange impression qu'il venait de se passer quelque chose de plus important que la mise au point d'un calendrier. Pendant plusieurs heures, je n'avais pas eu besoin d'être une violoniste exceptionnelle ni une femme qui savait toujours ce qu'elle voulait. J'avais simplement pu être quelqu'un qui essayait de retrouver sa propre voix.

Dans l'escalier, je m'arrêtai pour regarder la forêt qui s'assombrissait derrière la fenêtre. Depuis le rez-de-chaussée me parvinrent les notes du piano. Miłosz joua quelques accords, s'interrompit, puis recommença.

Je ne reconnus pas la mélodie.

Pourtant, je restai dans l'escalier jusqu'à ce qu'il ait terminé.

Chapitre 2 - Entre les notes

Le deuxième jour, ce fut l'odeur du pain frais qui me réveilla. Pendant quelques secondes, j'ignorai où je me trouvais. Le plafond en bois, les draps clairs et le murmure de la pluie derrière la fenêtre ne ressemblaient en rien à mon appartement de Varsovie. Ce fut seulement en apercevant mon étui à violon fermé près de l'armoire que je me souvins de la Podlachie, du studio et de ce producteur persuadé que je pourrais créer une meilleure musique si je cessais de faire autant d'efforts.

Un message de mon amie Marta m'attendait sur mon téléphone.

« Tu es toujours vivante ? Ton mystérieux producteur t'a déjà rendue folle ? »

Je souris et lui répondis que j'étais vivante et que me rendre folle faisait manifestement partie de ses compétences professionnelles. Marta réagit aussitôt.

« Ça semble prometteur. Fais juste attention à ne pas essayer encore une fois d'être courageuse plutôt qu'heureuse. »

Je reposai mon téléphone.

Marta était la seule personne à qui j'avais raconté la vérité sur mon dernier concert. Pas cette version commode où il était question de surmenage et de besoin de repos, mais cet instant où, debout devant le public, je m'étais sentie complètement déconnectée de ma propre existence. Pendant longtemps, j'avais considéré cela comme le prix du succès. Marta avait appelé cela se perdre soi-même.

Je ne savais toujours pas si elle avait raison.

Dans la cuisine, je trouvai Miłosz occupé à couper du pain. Il portait un pantalon sombre et un T-shirt délavé. Sans sa chemise de la veille, il semblait moins officiel, ce qui ne m'aidait absolument pas à garder mes distances.

— Bonjour, dit-il sans se retourner. Le café est prêt. Cette fois, même la première tournée est réussie.

— Tu fais des progrès.

— J'essaie de mériter ton estime.

Il posa une assiette devant moi et désigna une place à table. Je m'assis, avec la curieuse impression d'être invitée chez quelqu'un que je connaissais depuis bien plus longtemps que deux jours.

— Qui a fait ce pain ? demandai-je.

— Madame Zofia, du village voisin. Elle en apporte deux fois par semaine.

— Il est excellent.

— Je le lui dirai. Elle aime les compliments, surtout ceux des gens qui ne font pas semblant de s'y connaître en boulangerie.

Je le regardai par-dessus ma tasse.

— C'est une allusion ?

— Pas encore. Nous commençons à peine à nous connaître.

J'éclatai de rire avant de parvenir à conserver mon sérieux. Miłosz me rendit mon sourire, puis fit glisser vers moi une petite feuille sur laquelle il avait inscrit un programme.

— Avant de commencer, j'aimerais que nous fixions quelques règles.

Je parcourus sa proposition. Quatre jours d'essais, une copie quotidienne des enregistrements, une écoute commune du matériel à la fin de chaque journée. Aucun visiteur dans le studio sans autorisation préalable. Aucune publication d'extraits sur les réseaux sociaux. Le dernier point concernait le droit d'interrompre une séance sans avoir à expliquer pourquoi.

— C'est toi qui proposes ça ? demandai-je.

— Oui.

— La plupart des producteurs avec lesquels j'ai travaillé considéreraient ce dernier point comme une catastrophe sur le plan de l'organisation.

— La plupart des producteurs n'ont pas travaillé avec toi ces deux derniers jours.

Je l'examinai attentivement.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que lorsque quelque chose te dépasse, tu essaies de jouer avec encore plus de précision. Et quand tu n'y arrives plus, tu t'excuses d'avoir besoin d'une pause.

Je n'aimais pas qu'il ait remarqué cela aussi rapidement.

— Tu n'en connais pas les raisons.

— Je n'ai pas besoin de les connaître pour éviter de t'imposer une pression supplémentaire.

Pendant un instant, je fixai la feuille. Puis je sortis un stylo et ajoutai ma propre condition : toute décision concernant l'utilisation, la diffusion ou la commercialisation des enregistrements devrait faire l'objet d'un accord distinct et explicite des deux parties. Une simple entente verbale pendant le travail ne suffirait pas.

Miłosz lut mon ajout et acquiesça.

— C'est raisonnable.

— Tu ne vas pas négocier ?

— Je n'en vois pas la raison. C'est ta musique.

Je remarquai toutefois qu'il immobilisa son stylo une fraction de seconde au-dessus du papier avant de signer notre accord. Je pouvais me tromper. Il vérifiait peut-être simplement qu'il restait assez d'encre.

— Et ton travail ? demandai-je.

— Je suis responsable de la production. Ça ne me donne pas le droit de décider à ta place de l'avenir des enregistrements.

Il avait parlé avec fermeté. Je rangeai la feuille signée dans mon carnet.

Une petite modification nous attendait au studio. Miłosz avait déplacé les microphones et installé un panneau acoustique plus près de la fenêtre. Au lieu de l'espace d'enregistrement traditionnel, il avait aménagé un endroit ressemblant davantage à une pièce destinée aux répétitions de musique de chambre.

— Aujourd'hui, j'aimerais entendre comment tu joues lorsque tu n'as pas l'impression qu'on te juge, expliqua-t-il.

— Dans ce cas, tu devrais sortir.

— J'y ai pensé. Mais il faut bien que quelqu'un s'occupe du matériel.

— Je peux m'enregistrer toute seule.

— Je sais. La question est de savoir si c'est ce que tu souhaites.